

## Les Disques de mon père, le ténor Fernand Faniard

Nouvelle série de coïncidences "à tiroir".

De son vivant, mon père, a "officiellement" prétendu avoir toujours refusé d'enregistrer des disques "commerciaux". Prétextant en premier lieu l'insuffisance de qualité technique de reproduction sonore à l'époque de sa gloire, il ajoutait que s'il acceptait de se rendre en studio pour en graver, le public ne viendrait plus l'écouter "en direct". Il oubliait, dans un souci d'extrême conscience professionnelle, de faire état de la crainte d'avoir à se juger lui-même.

Cependant, ayant collaboré avec les duettistes comiques belges Willy Maury et Gilberte Legrand, cette dernière étant, l'épouse de feu Fernand Wicheler, co-auteur avec Frantz Fonson de la célèbre pièce de théâtre "Le Mariage de Mademoiselle Beulemans", il avait été question d'un projet, interrompu par la déclaration de guerre en 1939 : une "opérette" (*aujourd'hui on dirait "comédie musicale"*) intitulée "Ces Messieurs aux Chapeaux noirs", référence parodique avec la pièce de Germaine Acremant : "Ces dames aux chapeaux verts".

Avec ce célèbre duo qui, sous les noms de Adolphe et Adolphine se produisait tous les mercredis soirs (*retransmis en direct sur les ondes de Radio-Luxembourg depuis la Salle Pleyel, accompagné par Ray Ventura et ses collégiens et sponsorisé par le "Lait Berna", concurrent éphémère de la maison Nestlé*), sous le pseudonyme de Darfany, mon père, lui-même auteur de plusieurs musiques, s'était laissé aller à commettre quelques faces de 78 tours chez Parlophone et Ultraphone, exerçant les fonctions de "choriste" à l'arrière-plan, chantant même un couplet ou jouant le rôle d'un juge dans un sketch intitulé "En conciliation", malheureusement détruit intentionnellement par sa seconde épouse, ce qui me prive définitivement du souvenir de sa voix parlée.

De ses prestations lyriques et, principalement des œuvres de Richard Wagner dans lesquelles il avait connu de véritables triomphes sur la scène du palais Garnier et dans presque toutes les villes de France, aucun témoignage ne subsiste.

Ce qui explique sans doute son désir, un peu tardif en 1950 il est vrai, mais encore en pleine possession de ses moyens, d'enregistrer à titre privé, dans les studios Technisonor, sur six faces de 78 tours cire molle "Pyril" dix "Lieder" des "Amours du Poète" (*Dichterliebe*) de Robert Schumann sur un poème de Heinrich Heine et "Der Doppelgänger" (*Le Sosie*), extrait du "Schwanengesang" (*Le chant du Cygne*) de Franz Schubert et Heinrich Heine. Son accompagnateur au piano n'était autre que le Compositeur Pierre Capdevielle dont mon père a également créé un certain nombre de mélodies en 1938 lors d'un récital à l'École Normale de Musique au cours duquel il avait également interprété dans la langue originale l'intégrale de "Dichterliebe", récital unanimement salué par les éloges de la critique. Ils avaient repris tous deux cet ouvrage sur les ondes de la Radiodiffusion Française en 1950 et devant le succès obtenu, à l'étonnement des connaisseurs, ils avaient dû le rediffuser en direct en 1951 sans que quelqu'un ait eu l'idée d'en conserver une trace sonore.

Outre ses talents d'artiste lyrique de premier plan, mon père s'était consacré à la traduction française de Prométhée, mélodie d'Hugo Wolf. S'inspirant de la partition orchestrale de cette œuvre, il s'était attelé également à l'instrumentation de plusieurs autres compositions d'Hugo Wolf, parmi lesquelles "Ritter Kurts Brautfahrt" (*Le voyage nuptial du Chevalier Conrad*). Lors de sa venue à Strasbourg en 1951 pour la création de la version Française de "Mathis le Peintre" à l'Opéra Municipal, il fut appelé à interpréter sur les ondes de la radio locale ces deux mélodies, accompagné par l'Orchestre Radio-Symphonique, très certainement dirigé par Louis Martin. À cette occasion, lui furent remises quatre faces de 78 tours sur cire molle, enregistrées au cours de l'émission. Ces faces permettent d'avoir une idée plus précise des talents de traducteur et d'orchestrateur du ténor Fernand Faniard.

Décédé en août 1955, ces enregistrements de mon père m'ont été remis par sa seconde épouse et je les ai conservés pieusement jusqu'en 1966, prenant soin d'en tirer une copie sur bande magnétique, imparfaite certes, mais précaution qui s'est avérée bien utile par la suite.

À cette époque, la Radiodiffusion Française proposait un programme hebdomadaire du producteur Henri Jacqueton, consacré uniquement aux anciennes gloires du lyrique sous le titre : "Les Grandes Voix humaines". Pierre Capdevielle étant devenu, entre temps, chef de production des émissions de Musique de Chambre à la Maison de la Radio, je me suis adressé à lui pour demander d'intervenir auprès de Monsieur Jacqueton afin de diffuser, dans le cadre de son émission, les enregistrements inédits de mon père que je

me proposais de lui remettre par son intermédiaire. Comme on s'en doute, Pierre Capdevielle accepta aussitôt et je me déplaçai tout exprès pour le rencontrer en son bureau et lui confier les précieux disques.

À quelque temps de là, un appel téléphonique de Henri Jacqueton en personne me parvient. Il m'explique que la qualité technique des enregistrements et leur état ne permettent pas leur diffusion à l'antenne. Et il ajoute : "Ce serait desservir la mémoire de votre père que de vouloir les diffuser à tout prix". Je lui demande alors de remettre les disques à Monsieur Capdevielle, ce qu'il s'engage à faire.

J'attends un mois. Puis deux. Puis encore un, et je finis par appeler Pierre Capdevielle qui me promet de s'occuper de leur récupération. Il m'appelle peu après pour m'annoncer, avec beaucoup de tristesse et de regret dans la voix, que les enregistrements sont devenus introuvables, personne ne sachant ce qu'ils étaient devenus.

Ne demeure désormais, seul témoignage de la voix de mon père, que la "bande de secours". Force m'est faite et sans recours possible de considérer les originaux perdus à jamais.

\*\*\*\*\*

En 1982, avec l'avènement des "Radios-Libres" mon fils Willy et ma fille Odile sont embrigadés dans une station locale basée à May-en-Multien, dans l'Oise : "Radio Fan-77". Sachant mon engouement pour la gaudriole joyeuse, ils me mettent en rapport avec les responsables et, avec Pierre Duchemin, Gaston Vallée et Pierre Robert, pendant une année, nous allons nous éclater comme des bêtes tous les Dimanches, de 10 heures à midi, dans une émission à succès intitulée "Studio en Fête". Je conserve quelques enregistrements de nos élucubrations.

Cependant, en dehors de la pop music et de la techno qui commencent à sévir à l'époque, la station voudrait tout de même relever un peu son niveau culturel. Pierre Duchemin s'étant déjà chargé d'un programme consacré au Jazz, les gérants de Radio Fan-77, mis au courant de ma filiation, me demandent si je veux bien assurer la présentation d'une émission dévolue à l'opéra et à la musique classique. Je leur réponds que je possède peu d'enregistrements de cette catégorie musicale mais que, néanmoins, je veux bien accepter d'en réaliser une, à titre d'essai.

Je compose donc un programme, enregistré sur bande magnétique à partir des 78 tours de ma maigre collection, dans lequel, tout de même, j'intègre Enrico Caruso, Marian Anderson, Toti dal Monte et surtout, cerise sur le gâteau, Féodor Chaliapine dans la prière et mort de Boris Godounov, enregistré sur la scène de l'Opéra de Monte-Carlo avant la seconde guerre mondiale. Je termine en lançant un appel aux auditeurs possédant des enregistrements rares ou inédits pouvant être diffusés à l'antenne.

L'émission achevée, la secrétaire de la station m'informe de l'appel téléphonique d'un auditeur qui pourrait m'intéresser. Ce dernier ayant laissé ses coordonnées, je le rappelle. Il s'appelle Pierre Mattéi, est collectionneur et m'annonce être propriétaire d'environ 1500 disques, d'autant de bandes et de cassettes qu'il accepte de mettre à ma disposition pour mon émission. Je lui propose immédiatement de la coproduire ensemble, et nous convenons d'un rendez-vous, chez lui.

Il habite près de Meaux, à Poincy et dès mon arrivée, il m'annonce que, baryton lui-même, il a fait partie du personnel de l'Opéra Garnier sur la scène duquel il a assumé les fonctions de choriste ainsi que celles de petits rôles, ce que dans le "métier" on appelle des "panures".

Je me présente alors plus complètement et lorsque je lui annonce être le fils du ténor Fernand Faniard, il s'écrie aussitôt, débordant d'enthousiasme :

- Ça, par exemple... mon père était un "fan" de votre père et il m'avait emmené, encore gamin, au récital donné en 1938 pour célébrer le centenaire de la naissance de Georges Bizet. Votre père y avait chanté tous les airs de ténor de Carmen et son interprétation de "La fleur que tu m'avais jetée" est restée gravée dans ma mémoire. Ah ! votre père c'était quelqu'un !...

Ainsi a débuté une collaboration des plus fructueuses qui nous a mené tous les deux, après Radio Fan 77, sur l'antenne de Radio 77 à Marne la Vallée pour l'émission "Fauteuil 77". Sur les ondes de l'éphémère station Radio-Goële dirigée par Gaston Vallée, Pierre Mattéi a ensuite animé seul son émission "Les Gloires du Lyrique" tandis que j'assumais, de mon côté "Jazz à tous les Étages". Peu après le décès de Georges

Thill, Radio-Goële a été la seule station à rendre un hommage complet à cet artiste de renom dont j'ai fait parvenir une copie à l'épouse de l'illustre ténor.

Il va de soi que Mattéi consacrera une émission en hommage à mon père à laquelle je participerai.

Retour en arrière : Dès le début de notre relation, Pierre Mattéi m'a fait connaître le ténor Michel Cadiou, qui avait connu également son heure de gloire à la Salle Favart : l'Opéra-Comique. Il connaissait mon père de réputation et s'est trouvé très honoré d'en connaître le fils. Il m'a signalé que Jacques Bourgeois avait diffusé sur "France-Musique" un opéra d'Alfred Bruneau "L'attaque du Moulin", enregistré le 9 octobre 1952 pour la célébration du cinquantenaire de la mort d'Émile Zola, inspirateur de l'œuvre. Dans cet ouvrage, mon père tient le rôle dévolu au ténor, à savoir Dominique Pinker, un Belge qui prend fait et cause pour les Français au cours de la guerre de 1870. En passant, je signale que l'action débute un 25 juillet, ma date anniversaire de naissance.

J'écris à Jacques Bourgeois pour le remercier d'avoir diffusé cet enregistrement et, en retour de courrier, après m'avoir précisé avoir vu et entendu mon père sur la scène du Palais Garnier en compagnie de Suzanne Juyol dans Tristan et Isolde en 1949 et déclaré qu'il avait été "très impressionné" par son interprétation, il me donne les coordonnées de la personne responsable des archives de l'INA-Radio-France, afin que je lui demande de me fournir une copie des enregistrements existants de mon père.

C'est ainsi que j'obtiens quatre cassettes contenant, outre cette "Attaque du Moulin", un autre opéra : "Guercoeur", d'Albéric Magnard, enregistré en 1951 sous la direction de Tony Aubin, dans lequel mon père interprète le dictateur Heurtal. Malheureusement, il ne semble pas du tout en forme, victime sans doute des premières atteintes de la sournoise "longue maladie" qui devait l'emporter en 1955.

Une découverte cependant : deux airs enregistrés à Radio Alger en 1949, sous la baguette de Roger Ellis. Il s'agit d'une mélodie de André Modeste Grétry, extraite de "Zémire et Azor" intitulée "Ah ! quels tourments" et l'air d'Admète, extrait "d'Alceste" de Christoph Willibald Gluck : "Bannis les craintes et les alarmes". J'apprendrai plus tard que ces enregistrements, comme toutes les archives de Radio-Alger ont été rapatriés en France par le Directeur de la station : Jacques Bedos, l'oncle de Guy.

Entre temps, j'avais aussi obtenu du "Süddeutscher Rundfunk Stuttgart" une copie sur bande magnétique du récital de Mélodies Françaises, accompagné au piano par Heinrich Baumgartner, enregistré le 6 décembre 1951 et diffusé en mars 1952. Effectuant mon service militaire en Allemagne à l'époque, j'avais obtenu l'exemption d'instruction afin de pouvoir écouter cette retransmission.

Après Michel Cadiou, Pierre Mattéi me fait entrer en relation avec un autre collectionneur, ténor amateur et musicologue de surcroît : Georges Voisin, qui évidemment ne tarit pas d'éloges sur la voix et l'art du chant de mon père. Nous allons lui rendre visite dans son appartement que son épouse et lui partagent avec une quinzaine de chats.

Il se trouve que Georges Voisin, durant de longues années, a été l'ami de Henri Jacqueton. Ce dernier vient de décéder et son épouse veut se défaire des nombreux disques ayant appartenu à feu son mari. Connaissant ses liens d'amitié avec Voisin, elle lui téléphone pour lui demander, avant la mise en vente, de venir jeter un œil sur la collection et d'emporter tous les enregistrements qui pourraient l'intéresser.

Voisin se rend au domicile des Jacqueton et téléphone immédiatement à Mattéi pour lui dire :  
- J'ai trouvé des enregistrements de Faniard. Je les prends, je t'en fais une copie que je t'envoie afin que tu puisses les faire écouter au fils. Annonce-lui la nouvelle.

Mis au courant de l'affaire, mon impatience est grande de connaître ces enregistrements, très certainement inconnus.

Quelques jours plus tard, Mattéi m'appelle :  
- Ça y est, j'ai la copie...

Je saute dans ma voiture et je fonce chez Mattéi. Il met en route le lecteur de cassettes et, dès les premières mesures je m'exclame :  
- Mais, ce sont MES disques !

Après presque vingt années, alors que je les croyais disparus, je les retrouve.

Mon premier sentiment est de soupçonner Henri Jacqueton de les avoir "étouffés" pour son propre compte. Mais, selon Georges Voisin qui connaissait bien l'aspect "bordélique" de l'appartement de l'intéressé, il est fort probable qu'il n'ait eu plus aucune souvenance de l'endroit où il avait bien pu les entreposer et qu'en conséquence il n'y avait pas lieu de lui jeter la pierre de l'opprobre. L'essentiel étant que ces témoignages aient pu être sauvés de l'oubli.

Georges Voisin, après avoir fait une copie de ces disques à usage personnel, me les remettra solennellement sous forme de cadeau de Noël 1985. Le plus beau de toute ma vie.

\*\*\*\*\*

Vers la fin des années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix, par l'intermédiaire de Georges Voisin, je fais connaissance de trois autres collectionneurs : deux belges : Armand Ransonnet, domicilié à Herstal, Georges Cardol, domicilié à Heusy-Verviers, et un français : Jean-Pierre Carreyre dont il sera question un peu plus loin.

Chez le premier, nous rencontrerons un ténor semi-professionnel, septuagénaire doté encore d'une belle prestance vocale : Jean Loesebergh, qui me remettra un enregistrement curieux de lui-même dans l'air célèbre du "Trouvère" "Di quella pira", accompagné par les oiseaux de sa volière.

Chez le second, auquel nous rendrons visite bien plus tard et à qui je remettrai tous les enregistrements récupérés et une copie de tous les documents photographiques et biographiques concernant mon père permettra, sous l'égide de l'association "Musique en Wallonie", la réalisation d'un CD qui verra enfin le jour en août 2009. Lors de la présentation de ce CD au cours d'une conférence de presse organisée à Bruxelles, je rencontrerai son président Jean-Pierre Smyers ainsi que Frédéric Lemmers, auteur du texte de présentation du livret d'accompagnement traduit en quatre langues.

En 1986, une de nos amies Yolande Schmidt écrit au producteur de l'émission "Premières Loges" Henri Goraïeb lequel se consacre, à l'instar de d'Henri Jacqueton, aux grandes voix du passé. Cette amie s'étonne de ce qu'aucune émission n'ait été jusqu'alors consacrée au ténor Fernand Faniard et, à ce propos, elle joint notre adresse postale.

Henri Goraïeb m'écrit pour me faire savoir qu'à sa connaissance, aucun enregistrement connu de mon père ne figure dans les archives de la Radio. Je lui réponds en lui indiquant toutes les références des documents sonores récupérés et le Lundi 8 décembre 1986, je suis invité par Henri Goraïeb à participer, en direct, sur les ondes de France-Musique, à l'émission consacrée à mon père qui, le lendemain, aurait fêté le quatre-vingt-douzième anniversaire de sa naissance. J'ai conservé l'enregistrement de cette émission historique.

Toujours grâce à Henri Goraïeb je passerai une après-midi entière à compiler la liste de tous les enregistrements d'Art Lyrique entreposés dans les Archives de l'INA-Radio-France, afin de tenter de découvrir d'autres documents sonores inédits de mon père. Hélas ! ces recherches demeureront vaines.

En revanche, je confierai les disques originaux récupérés aux services de France Musique afin d'en tirer une copie qui sera conservée dans les archives sonores de Radio-France. Une copie sur bande me sera également remise et les disques me seront restitués en meilleur état que celui du départ.

En 1994, pour le centenaire de la naissance de mon père, j'enverrai une compilation de la plupart de ces enregistrements sur cassette dédicacée à tous les producteurs d'Art Lyrique : Eve Ruggieri, Jacques Chancel, Alain Duhault, Jean-Michel Damian pour leur signaler l'évènement. Aucun d'entre eux ne me répondra, ne serait-ce que pour m'adresser un mot de remerciement.

Quelle différence de comportement avec les étrangers auxquels j'ai pu m'adresser par la suite. Jugez plutôt :

Une cassette similaire avait été également adressée à Monsieur Bernard Focroulle, alors directeur de l'Opéra Royal de la Monnaie de Bruxelles, où mon père avait fait ses débuts comme basse puis comme second baryton, avant d'évoluer vers le registre de ténor. Dans sa réponse, outre ses remerciements, il m'annonça remettre ce document sonore aux archives du théâtre.

En 1995, j'ai pareillement adressé une cassette de mon père et sa biographie à l'Opéra de Washington, à l'attention de Mr. Placido Domingo, alors directeur artistique, lui signalant les orchestrations qu'il avait réalisées. J'ai reçu deux réponses. La première de l'administrateur artistique Mr. Edward D. Purrington qui après l'annonce de la transmission des documents qui "seront d'un grand intérêt pour Mr. Domingo", ajoute : *We took the liberty of listening the tape of your father's singing, which was really extraordinary* (*Nous avons pris la liberté d'écouter sur la cassette le chant votre père qui était vraiment extraordinaire*).

La seconde émane de l'assistante de Mr. Placido Domingo, Mrs. Michelle Kristel qui, faisant l'effort de s'exprimer en français, écrit : "La cassette de votre père (dont je dois avouer, étant américaine, m'était inconnue) m'a éblouie. Je l'écoute souvent...".

Mais je garde le meilleur pour la fin.

La même année, courant janvier, je regarde l'émission d'Ève Ruggieri "Musique au cœur" au cours de laquelle elle met sur le grill Wolfgang Wagner, alors directeur du Festival de Bayreuth, petit-fils de Richard Wagner et arrière-petit-fils de Franz Liszt. Et elle lui pose la question de savoir pourquoi la "Callas" n'a jamais été engagée par le Festival ? Et Wolfgang Wagner de lui répondre que "dans un festival comme celui que je dirige, on ne peut se permettre de satisfaire aux caprices des divas. Avoir son nom en lettres énormes sur l'affiche ne signifie pas avoir droit à des considérations spéciales. Tout le monde a son rôle à jouer dans une représentation. De la plus grande vedette jusqu'au plus obscur des machinistes".

Je vous livre la traduction française de la missive que j'ai pris la liberté d'adresser alors à Monsieur Wolfgang Wagner, le 14 février 1995 :

Très honoré Monsieur Wagner,

Au cours d'une récente émission de la Télévision Française "Musiques au cœur", l'interview que vous y avez donnée a suscité ma plus grande admiration. Ce que vous avez déclaré à propos de l'unité nécessaire en toute représentation (*du plus grand jusqu'au plus humble*) m'a particulièrement réchauffé le cœur, croyant entendre les propos que mon père tenait déjà en 1947 au cours d'une interview dans un journal de Toulouse.

Décédé malheureusement trop tôt à l'âge de 61 ans (03.08.1955), mon père a vécu en France, en Belgique et au Luxembourg une carrière renommée de ténor héroïque, notamment dans les ouvrages de Richard Wagner. Ne pas avoir eu l'occasion d'interpréter ces ouvrages en Allemagne, et principalement à Bayreuth, a toujours été le regret de sa vie. Il n'a jamais compris l'annulation de son engagement à l'Opéra de Francfort en 1933. Il fut seulement informé du fait que le "nouveau pouvoir" considérait la "participation d'un chanteur étranger comme indésirable dans les œuvres de Richard Wagner". Et cette décision lui parut encore moins compréhensible lorsque, quelques années plus tard, certaines de ses partenaires telles que Marcelle BUNLET et Germaine LUBIN furent engagées à Bayreuth.

Ce fut ensuite la déclaration de guerre qui mit un terme aux projets d'engagement à Buenos Aires (Colon) et New-York (Metropolitan). Ces deux sévères concours de malchance ont, sans aucun doute, maintenu à jamais sa carrière internationale dans l'ombre, si on y ajoute qu'il a toujours refusé les propositions des maisons de disques. Les seuls enregistrements que j'ai pu retrouver par hasard tiennent du miracle. N'y figure, malheureusement, aucune trace d'un ouvrage de Wagner.

En y joignant sa biographie, et malgré la qualité technique imparfaite de ces enregistrements, puis-je me permettre de vous prier d'accepter la cassette jointe, afin que vous puissiez avoir le souvenir de sa voix et que, par delà la mort, une petite place lui soit faite au pays de Richard Wagner.

Avec ma plus haute considération.

Et le 2 mars 1995, je recevais du bureau de Presse du Festival de Bayreuth, signée par l'attaché Peter Emmerich, la réponse suivante que j'ai traduite en français :

Cher Monsieur Smeets-Faniard

Qu'il me soit permis, au nom de Monsieur Wolfgang Wagner, de vous adresser ses plus vifs remerciements pour votre si aimable courrier ainsi que pour la cassette des enregistrements de votre père. Monsieur Wagner, fort accaparé actuellement par de multiples rendez-vous et obligations diverses, me charge de vous dire que le contenu de votre lettre l'a grandement touché, particulièrement en ce qui concerne les circonstances malheureuses qui ont porté ombrage au destin artistique de votre père. C'est pour Monsieur Wagner un point d'honneur de conserver cet enregistrement avec le plus grand soin afin que, de cette façon, votre père ait désormais sa place à Bayreuth.

Avec les meilleures pensées et les amicales salutations de Monsieur Wagner.

Bien sincèrement votre

Peter Emmerich.

\*\*\*\*\*

Le moment est venu d'évoquer Jean-Pierre Carreyre. Personnage doté d'un humour tout en finesse. Bon vivant au demeurant, son toast favori au cours des agapes que nous avons eu la joie de partager est le suivant : "Que nos épouses ne soient jamais veuves !"

Membre éminent d'une association se consacrant à la mémoire des anciens chanteurs qui avaient figuré sur l'affiche du "Grand Théâtre" de Bordeaux, il a organisé, en hommage à Fernand Faniard, une matinée souvenir au Théâtre Fémina de cette même ville. Pour la circonstance, notre fille Odile, qui effectue une carrière lyrique de mezzo-soprano, reprenant le flambeau et le nom de son grand-père, s'y est produite, accompagnée au piano par Rose Réglat.

Au cours de cette évocation j'ai eu le plaisir de rencontrer une ancienne partenaire de mon père : Simone Couderc et le dernier survivant de "l'Attaque du Moulin" de 1952, le ténor Jacques Bouet qui, dans le rôle de la sentinelle "ennemie", se faisait poignarder par l'auteur de mes jours. Tous deux ne tarissaient pas d'éloges à propos de ce grand chanteur en évoquant le plaisir immense qu'ils avaient eu à le côtoyer.

Seule manquait à cette soirée la présence de l'ancienne soprano Suzy Cheyssac qui avait interprété le rôle de Brünnhilde dans "La Walkyrie" de Richard Wagner aux côtés de mon père, à Nice en 1946, dont ma fille avait fait la connaissance par l'intermédiaire d'un collègue. Alors que, âgée de près de quatre-vingts ans et possédant toujours un agréable filet de voix, elle s'était proposée de venir assister à cet hommage en y chantant la prière d'Elsa extraite de "Lohengrin". La Camarde ne le lui a pas permis et elle est décédée quelques semaines à peine avant cette matinée hommage.

La malchance, qui avait entravé la carrière internationale de mon père, s'est, par delà la mort, une fois de plus mise en travers du chemin. Le jour de cet hommage, une tempête violente, avec des vents à 140 km/h, s'est abattue sur la ville et, un malheur n'arrivant pas seul, une grève des transports publics paralysait les moyens de communication bordelais. La salle du Théâtre Fémina, ordinairement pleine pour ce type de manifestation, rassemblait péniblement le quart du public habituel. Néanmoins, j'ai pu échanger quelques mots avec une dame très âgée qui, ayant vu et entendu mon père sur la scène du Grand Théâtre, en conservait un souvenir particulièrement vivace et avait bravé les éléments et les difficultés de transport pour assister à cette séance organisée en son honneur.

Avant de se replier dans la région bordelaise et, plus tard au bord du bassin d'Arcachon, Jean-Pierre Carreyre avait tenu à Paris, pendant plusieurs années, un magasin de disques dans la rue Notre-Dame-de-Lorette, spécialisé dans la Musique Classique et, plus encore dans l'Opéra.

Je ne peux résister au plaisir de vous conter l'anecdote, particulièrement savoureuse, qu'il avait vécue au cours de cette période.

Entre dans sa boutique un client qui lui demande s'il possède des enregistrements d'un compositeur nommé Vagnier.

Perplexité de Carreyre, dont la grande culture musicale est ainsi mise en défaut. Il s'enquiert :

- Est-ce un compositeur français ?
- Non, répond le client qui ajoute : c'est un allemand.

Nouvelle perplexité de Carreyre : un compositeur allemand du nom de Vagnier, il ne voit pas de qui il peut bien s'agir. Il demande alors :

- Mais il a composé quoi, votre Vagnier ?
- Lohengrain.
- Ah ! s'exclame alors Carreyre, vous voulez dire Wagner !...

Et le client :

- Oui mais vous, vous le prononcez à l'allemande...

À quelque temps de là, Carreyre, lié d'amitié avec Georges Thill qui viendra souvent au magasin pour des séances de dédicaces, au cours du dîner qui avait suivi l'une de ces journées de signatures, conte l'anecdote de "Vagnier".

Et Georges Thill, très pince-sans-rire, de déclarer alors :

- Tu ne lui as pas dit que tu possédais des enregistrements de Siègefriaide ?

\*\*\*\*\*

En 2001, sur le site Internet Google, à tout hasard je tape "Fernand Faniard" et je découvre, dans le site d'un collectionneur Franco-Américain : François Nouvion, toute une page consacrée à mon père. Mieux encore : y figurent tous les détails des représentations du Théâtre Royal de la Monnaie auxquelles il a participé, dans de petits rôles en qualité de basse puis dans des emplois un peu plus étoffés avec la tessiture de baryton. Autrement dit : l'ensemble des prestations de ses débuts à propos desquelles je ne possédais aucun renseignement.

J'envoie un message e-mail à François Nouvion dans lequel je lui demande où et comment il a obtenu les précieux renseignements dont j'ignorais l'existence.

Il me répond qu'il les a trouvés dans un livre de Richard T. Soper paru aux USA en 1999 intitulé "Belgian Opera Houses and Singers", et il me donne les coordonnées de cet auteur, que je contacterai par la suite et qui m'avait déjà été signalé par un vieil ami de mon père de l'époque de l'Opéra d'Alger : Jacques Strouk.

Nous sommes alors un mercredi et, dans la foulée, François Nouvion nous annonce que, pour des raisons professionnelles, il se rend à Paris le vendredi suivant et qu'il arrivera dans la soirée à l'aéroport de Roissy / Charles de Gaulle. Je saute sur l'occasion :

- Nous habitons à une vingtaine de kilomètres de cet aéroport. Pourrai-je venir vous y attendre, en compagnie de mon épouse, que nous allions boire un verre tous ensemble ?

Il acquiesce, et nous indique l'heure de son arrivée au Terminal 1.

Nous voici donc, mon épouse et moi, à l'attendre devant la sortie passagers, porteurs d'une pancarte sur laquelle en gros caractères d'imprimerie figure le nom de FANIARD.

Il apparaît. La cinquantaine, cheveux clairs et d'allure très distinguée. Il se dirige vers nous. Après les réciproques présentations d'usage, je lui demande s'il est pressé.

- Pas du tout, répond-il. Je possède un appartement à Paris et j'ai tout mon temps. Il me faut juste aller prendre possession de la voiture de location que j'ai réservée.

Je lui propose aussitôt, puisque nous habitons à une demi-heure de Roissy, de nous suivre aussitôt après pour venir dîner à la maison, "à la bonne franquette".

Il accepte avec enthousiasme.

Nous voici à présent dans notre salle à manger, assis à table en train de deviser agréablement et d'évoquer le souvenir de mon père. Je ne manque pas de lui conter l'histoire des "disques retrouvés". Lorsque je cite le nom de Georges Voisin, il s'exclame :

- Voisin, mais je le connais bien. Cela fait un moment que je n'ai plus de ses nouvelles.

Je jette un coup d'œil sur ma montre, l'heure est encore assez raisonnable et je lui propose:

- Voulez-vous que nous l'appelions ?

- Bien sûr.

Surprise de Voisin lorsque je lui annonce que nous sommes en compagnie d'un de ses vieux amis : François Nouvion. S'engage alors une conversation impromptue à trois.

Un peu plus tard, j'en viens à parler de Jean-Pierre Carreyre. Nouvelle exclamation de Nouvion :

- Carreyre ! mais j'étais l'un de ses meilleurs clients de l'époque où il tenait son magasin de disques, rue Notre-Dame-de- Lorette. Cela fait au moins trente ans que je n'ai plus eu de contacts avec lui.

Je lui communique alors les coordonnées de Carreyre, et c'est ainsi qu'ils ont pu renouer entre eux.

\*\*\*\*\*

Suite à cette rencontre avec François Nouvion, je prends contact avec Richard Soper, l'auteur du livre "Belgian Opera Houses and Singers". Ancien officier de la marine marchande et ingénieur en constructions maritimes ayant bourlingué à travers la planète, initié à l'opéra par ses parents qui lui ont fait découvrir le ténor René Maison, il a dès lors éprouvé une passion incommensurable pour cette forme d'art lyrique et son érudition en ce domaine est impressionnante. Richard Soper a vu et applaudi sur différentes scènes du monde et, en particulier sur celle du Metropolitan Opera de New York, la plupart des grandes gloires lyriques du vingtième siècle, ayant même eu l'occasion de les rencontrer et de se lier d'amitié avec certaines d'entre elles. Sa collection d'enregistrements rares vaut le détour.

Après l'avoir remercié de m'avoir permis de connaître par son livre le détail des débuts de mon père sur la scène de la "Monnaie" de Bruxelles, je lui communique à son sujet d'autres renseignements qu'il ignore et que j'ai pu rassembler et qui seront publiés ultérieurement dans un additif à l'édition originale dont il me fait parvenir un exemplaire dédié.

Bien entendu, il connaît Jacques Strouk, immense collectionneur d'enregistrements rares, d'appareils-photo et ami de mon père lors de ses représentations à Alger. Il connaît aussi, comme de juste, Georges Cardol. Il me communique également l'adresse d'un autre collectionneur belge spécialiste de l'art lyrique, Pierre Van de Weghe, qui habite dans la banlieue de Gand, chez lequel il est allé plusieurs fois.

Ce collectionneur lui fera parvenir l'enregistrement de l'émission de France Musique "Premières Loges" réalisée par Henri Goraieb le 6 décembre 1986 en hommage à mon père et pour laquelle j'ai été invité en qualité de témoin direct.

Découvrant ainsi sur cette cassette la voix de mon père et sachant en apprécier la qualité et la valeur artistique, il profite de sa position de programmateur radiophonique sur les antennes d'une station située à New York et d'une autre dans le Connecticut, pour en diffuser les extraits les plus représentatifs afin de les faire connaître à ses auditeurs.

À la suite de chacune de ces diffusions, il a reçu de multiples appels téléphoniques, dont certains émanaient d'anciennes gloires du Metropolitan, le remerciant de leur avoir permis de découvrir ce ténor, s'étonnant qu'il n'ait jamais traversé l'océan pour se faire connaître du public américain.

J'ai donc expliqué les raisons qui ont empêché mon père de se produire aux USA : la maladie de ma mère et la déclaration de guerre survenue peu après, et aussi le fait qu'il avait été court-circuité par un collègue plus avisé dont le nom m'est, jusqu'ici, totalement inconnu.

Une amitié sincère et profonde s'est instituée entre nous et, en 2005, nous avons pu aller lui rendre visite dans son immense maison du Vermont, à East Dorset, faisant à cette occasion la connaissance de Delyle, son épouse, artiste peintre de talent avec laquelle la mienne, également artiste peintre, aura des échanges particulièrement fructueux. Nous serons ébahis par la réussite extraordinaire de ses "meubles peints", transformant un objet banal en chef d'œuvre.

Dans l'auditorium, je serai fort ému de découvrir la photo de mon père que je lui avais adressée, encadrée et placée au mur parmi les multiples autres, dédicacées pour la plupart, de toutes les plus grandes vedettes lyriques du siècle précédent, trop nombreuses pour être citées toutes.

À Saratoga Springs, dans l'État de New York, nous assisterons à une représentation de "l'Italienne à Alger" de Rossini par une troupe de chanteurs semi professionnels de très haut niveau qui, j'en suis persuadé, auraient été tout à fait à leur place sur la scène de l'Opéra Bastille.

Nous passerons une journée et demie à New York, logeant pour deux nuits dans la chambre 3210, au 32ème étage de l'Hemsley Park Lane Hotel, face à la partie sud de Central Park. Le prix de la chambre restera dans nos mémoires : \$ 435 (*environ 400 € de l'époque*). Nous n'aurons pas le temps d'aller voir la Statue de la Liberté, nous contentant, en essayant quelques averses, d'effectuer un tour en bus panoramique de la "Grey Line" (*ligne grise*) dont les véhicules sont de couleur rouge (!), de monter en haut de l'Empire State Building, de voir Carnegie Hall, la Julliard School, le Lincoln Center et, évidemment le "Metropolitan Opera", malheureusement fermé pendant la durée des vacances. Nous terminerons par une visite au pas de course du Metropolitan Museum of Arts où sont exposées les œuvres de tous les plus grands peintres français et, particulièrement, les impressionnistes.

Je ne peux toutefois résister au plaisir de vous faire part du dîner dans le restaurant juif "Carnegie Delicatessen" recommandé par un ami pharmacien d'Othis, où nous avons convié Richard Soper. Anecdote surtout destinée à donner une idée des portions servies dans cet établissement.

D'entrée, nous sommes étonnés de nous apercevoir que tous les serveurs sont de type asiatique. Et m'est revenue à l'esprit, l'histoire juive suivante :

Dans un restaurant juif de New York, un vieil habitué est pour le moins surpris d'entendre le serveur chinois venu prendre sa commande lui adresser la parole en yiddish. Il appelle le patron pour lui faire part de son étonnement :

- Comment se fait-il que ce serveur chinois parle yiddish ?

- Chut ! Chut ! répond le patron en baissant le ton, ne parlez pas si fort, il est ici au pair et croit qu'on lui apprend l'anglais.

Nous consultons le menu. Mon épouse commande un "Gefilte Fisch" tandis que Richard Soper et moi alléchés par un encadré nous signalant : "Ne quittez pas New York sans avoir essayé notre *Woody Allen Special*", décidons de tenter l'expérience.

Le Gefilte Fisch de mon épouse, considéré comme "appetizer" (*amuse-gueule*) est déjà passablement copieux et elle effectue à la table voisine une véritable razzia sur les cornichons au sel. Arrive notre "Woody Allen Special". Au bas mot, dans chaque assiette, il y a huit cents grammes de viande, voire peut-être un kilo, coupée en tranches minces, moitié Pastrami, moitié Pickel Fleisch (*que les américains appellent, je ne sais pourquoi "corned beef"*), excellemment préparés selon la tradition. J'en fais goûter à Claudine, et malgré ma bonne volonté, je suis obligé d'abandonner à mi-parcours. Richard Soper, pour sa part, ne peut aller au-delà du quart.

Nous désolant à l'idée de toute cette nourriture perdue nous est alors apporté, à notre demande, un sac en papier paraffiné, ce que les gens du crû nomment "doggy bag" (*sac pour chien*). Nous y rassemblons tout ce qui n'a pas été consommé. Une fois de retour à l'hôtel, Claudine roule les tranches de viande bien serrées pour les glisser dans l'étui isolant que nous avons acheté la semaine précédente à la boutique souvenir de la baie de Chesapeake. Le tout est mis dans le frigo de la chambre jusqu'au lendemain matin, jour de notre départ. Le "boudin" est glissé au milieu de la valise pour maintenir une certaine isolation et, sur le coup de midi et demi, après avoir fait nos adieux à Soper, nous nous envolons de l'aéroport de Newark, direction Roissy CDG.

Revenus à la maison le Dimanche matin, pour le repas de midi nous continuerons de mettre dans nos assiettes ce mélange carné d'outre Atlantique. Nous en aurons encore pour le déjeuner du Lundi et en viendrons enfin à bout le Mardi midi suivant. Entre temps, nous en donnerons trois parts à nos voisins d'en face.

\*\*\*\*\*

Suite à cette rencontre américaine, nous prenons contact avec Pierre Van de Weghe et, afin d'avoir un point de chute et sur les conseils de Richard Soper, nous réservons deux nuits à l'Hôtel Ibis de Gand.

Devant l'hôtel passe une ligne de tramway direction "Moscou". Il se trouve que ce terminus est précisément à deux pas de l'appartement dans lequel réside Pierre Van de Weghe, à Ledeborg. Renseignement pris, ce quartier doit son nom à la garnison russe qui, en 1814, alliée aux Prussiens contre Napoléon Bonaparte, avait établi son campement à cet endroit.

Nous décidons d'emprunter ce moyen de transport pour rendre visite à l'ami de Richard Soper. Le terminus est situé dans une banlieue sinistre, et l'appartement de Pierre Van de Weghe fait partie d'un grand immeuble de style HLM. Surprise lorsque nous entrons chez lui : nous sommes transportés dans les années 1930. Tout le mobilier et toute la décoration intérieure fait référence au style de cette époque. Dans le salon, Pierre est tout fier de nous montrer un meuble Radio/pick-up avec changeur de disques permettant l'écoute successive de dix faces 78 tours. L'engin est le tout premier du genre. Il l'a acquis pour trois fois rien, à l'état quasiment de ruine. Patiemment, en furetant dans les brocantes afin d'y dénicher les pièces manquantes nécessaires à sa remise en état, il est parvenu à restaurer l'appareil tel qu'il était le jour de sa sortie d'usine. Le plus difficile a été ensuite de trouver les lampes sans lesquelles l'engin serait demeuré muet. L'ayant fait fonctionner, le bras de lecture étant doté d'un contrepoids pour préserver les enregistrements d'une usure prématurée, nous sommes surpris par la qualité du son, incroyable pour l'époque. Il nous précise que, lors de la sortie de ce modèle au début des années trente, son prix de vente équivalait à celui d'une maison.

Pierre nous montre une partie de sa collection et nous confie être le légataire universel du ténor Louis Morrisson, dont il possède la plupart de ses documents privés.

Je lui apporte quelques photos agrandies de mon père dont je lui fais cadeau. En échange, Pierre m'en fait un plus grand encore : un 78 tours de deux mélodies flamandes, chantées en néerlandais par mon père, enregistrées sous son nom de scène en 1936 à Paris, chez Polydor. J'en avais déjà obtenu une copie sur cassette, malheureusement de fort médiocre qualité, qui m'avait été adressée par Georges Cardol me signalant ce disque à propos de l'existence duquel, de son vivant, mon père avait toujours gardé un silence absolu. Il faut dire que ces enregistrements n'ajoutent rien à sa gloire, n'ayant par ailleurs rencontré aucun succès à l'époque de sa parution. Accompagné par un ensemble musical succinct, mon père chante ces airs sans véritable conviction et sans donner une idée de ses véritables possibilités vocales. On peut comprendre qu'il ait été déçu par cette prestation au point de refuser, par la suite, toute autre proposition d'enregistrement.

Néanmoins, il constitue pour moi un témoignage d'incalculable valeur. Je suis infiniment reconnaissant à Pierre Van de Weghe de se séparer d'un des deux exemplaires qu'il possède de ce disque et de me le remettre.

J'ai aussi apporté avec moi des photos prises en 1943 à l'opéra flamand d'Anvers pendant la série de représentations des œuvres de Richard Wagner : Walkyrie, Tristan et Isolde, Tannhäuser et Parsifal, chantées en néerlandais, afin que Pierre puisse éventuellement identifier certains partenaires de mon père.

Il n'en reconnaîtra que deux : Irma de Keukelaire (*soprano, rôles d'Isolde et Élisabeth dans "Tannhäuser"*) et Mina Bolotine (*mezzo-soprano, rôle de Brangäne dans "Tristan et Isolde"*).

Plus tard, via Internet, il me communiquera une photo parue dans une revue anversoise du compte rendu de la représentation donnée lors de la soirée de gala de Tristan et Isolde à l'Opéra flamand, en date du 8 mars 1932, assortie du commentaire suivant :

*Au cours de la représentation de gala de "Tristan et Isolde" donnée la semaine dernière à l'Opéra Flamand d'Anvers, madame Offermann, de l'Opéra National de Munich, se révéla une Isolde de qualité exceptionnelle. À ses côtés, atteignant sans conteste le même niveau de talent, le Helden-Ténor Fernand Faniard, dont la popularité s'accroît de jour en jour, interprétait le rôle de Tristan. Nous voyons ici ces deux artistes en pleine action.*

Il m'enverra aussi un dessin datant de 1922, dans lequel mon père, alors baryton débutant, tenant le rôle secondaire de Simone de l'Opéra de Puccini "Gianni Schicchi" est caricaturé en costume de scène.

Après cette visite, et sur la recommandation de Pierre Van de Weghe de nous y rendre de sa part, nous effectuerons un détour par la boulangerie-pâtisserie gantoise Bloch, Veldstraat 60, dont le propriétaire, Monsieur Bloch en personne, viendra s'asseoir à notre table pour partager le café et, devant l'importance de nos achats, fera observer qu'il allait, en conséquence, être obligé de reverser à Pierre un "pourcentage"...

\*\*\*\*\*

**2019 NOTE ADDITIONNELLE** : François Nouvion, ayant entre-temps quitté ce monde pour rejoindre le paradis des ténors, son site web a été repris par Robert SCHLESINGER, éminent collectionneur et expert en matière d'opéra et de chanteurs. La page Web de mon père contenant très peu d'informations, je lui ai envoyé presque tous les documents que je possédais à son sujet (*photos, extraits de journaux, enregistrements, etc...*), ainsi que l'ensemble répertorié de sa carrière.

Mr. Schlesinger a fait un travail énorme, rendant ainsi un hommage remarquable à Fernand Faniard, ajoutant deux enregistrements inédits, négligés sur le CD de "Musiques en Wallonie".

Puis-je lui adresser ici ma plus vive gratitude. Grâce à lui, mon père obtient enfin la place qu'il mérite au sein des "ténors historiques".